



Quarante-huitième année. — N° 62.

Directeur-proprétaire : ALFRED REBOUX

MARDI 3 MARS 1903.

TARIF D'ABONNEMENTS
Roubaix-Tourcoing, le Nord et les Départements...
Les autres Départements et l'étranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feytaud

BUREAUX ET RÉDACTION :
ROUBAIX : 71, Grande-Rue & TOURCOING : 5, rue Carnot
ÉDITION DU MATIN

ABONNEMENTS & ANNONCES
A Roubaix... A Tourcoing... A Valenciennes...
En vente à Paris dans toutes les Bibliothèques des gares et dans les principales Messageries.

LE MONOPOLE DU PÉTROLE

Sur la proposition de M. Coutant, la Chambre a introduit samedi dans la loi des finances une disposition ainsi conçue : « Le gouvernement est invité à présenter dans le plus bref délai un projet de loi ayant pour but de donner à l'Etat le monopole du raffinage des pétroles. » M. le Ministre des finances a déclaré qu'il ne s'opposait pas au vote de la motion, si elle venait seulement à rajouter à l'article de la loi qui avait présenté lui-même au lieu de le remplacer, en un mot si c'était une addition et non pas un amendement. Le vote n'en est pas moins très regrettable, et les socialistes sont en droit d'en être fâchés comme il l'ont fait dimanche matin.

On avait exprimé la crainte que la taxe à établir sur les pétroles (1 fr. 25 par 100 kilogrammes) par hectolitre, n'augmentât d'un manière sensible le prix de ce produit, dont la consommation intéresse particulièrement les ménages ouvriers. Ce n'était pas une taxe démocratique. La Chambre a partagé cette inquiétude, et c'est pour la dispenser que M. Coutant a déposé sa proposition.

La *Petite République* explique fort bien qu'on a voulu armer le gouvernement contre les raffineurs de pétrole, pour le cas où ils seraient tentés de rejeter sur le consommateur en totalité ou en partie le poids de cette taxe nouvelle ; on les menacerait du monopole, et par ce procédé très simple, on les obligerait à maintenir les prix actuels. Voilà donc le gouvernement maître d'influer sur les prix et d'en fixer le maximum, grâce à l'instrument d'intimidation dont la Chambre lui a confié le maniement. Il y a là un précédent très fâcheux, dont le principe peut être appliqué à beaucoup d'autres produits que le pétrole.

Cette expérience dit la *Petite République*, prouvera à la Chambre et au pays tout entier que le seul moyen d'éviter les impôts nouveaux, sans pour cela manquer aux obligations de la République envers l'Etat et envers la démocratie, est de restituer à la collectivité les industries monopolisées par les Syndicats capitalistes.

Au prétendu monopole des capitalistes, on oppose celui de l'Etat qui, par un miracle d'homéopathie, s'est présenté comme un remède à tous les maux économiques. Il y a lieu d'être surpris que M. Rouvier se soit si facilement prêté à la fantaisie de M. Coutant. Peut-être avait-il cru qu'une démonstration de plus ou de moins n'avait pas beaucoup d'importance de la part de la Chambre et que son consentement tout platonique empêcherait une discussion longue et inutile ; mais c'est ainsi qu'on amorce des questions dangereuses et qu'on habitude peu à peu les esprits à des solutions qui ne sont pas moines.

INFORMATIONS

LA PROPAGANDE ANTIMILITARISTE
Paris, 1er mars. — Après les manuels du soldat répandus à profusion dans les casernes, que la Fédération des syndicats de la Seine fait distribuer à domicile, un opuscule baptisé *Le soldat et le peuple* qui contient les exhortations les plus violentes contre l'armée et la discipline militaire, a été expédié, à l'occasion du tirage au sort, à tous les conscrits de France.

LE MOUVEMENT DES CAISSES D'ÉPARGNE
Le *Journal officiel* publie les opérations concernant les caisses d'épargne ordinaires, du 21 au 28 février 1903 :

Dépôts de fonds.....	7.510.522 »
Retraits de fonds.....	4.809.053 96
Excédents de dépôts.....	2.701.468 04

Excédent de retraits au 1er janvier au 28 février 1903 : 21.142.112 fr. 21.

LA FRANCE AGRICOLE EN ITALIE
L'Institut agricole de Beauvais organise cette année à l'occasion du Congrès International d'Agriculture à Rome, un voyage en Italie, sous la double présidence de S. G. Monseigneur Douais, évêque de Beauvais et de M. Blandin, vice-président de la Société des Agriculteurs de France.

Ce voyage dont l'exécution matérielle est confiée à l'Association des Voyages Pratiques, aura lieu dans d'excellentes conditions de confort. Il permettra la visite de l'Italie classique et des visites agricoles très intéressantes. Le groupe sera particulièrement reçu par le Saint-Père.

Les personnes désireuses de recevoir le programme détaillé, doivent le demander sans retard, soit à M. Blanchemin, soit à M. Junot, 9, rue de Rome, Paris.

LES OUVRIERS CONGÉDIÉS DE LA MANUFACTURE NATIONALE D'ARMES DE SAINT-ÉTIENNE
Saint-Etienne, 1er mars. — On sait que près de huit cents ouvriers de la Manufacture nationale

LE CENTENAIRE D'EDGAR QUINET

Paris, 1er mars. — La célébration du centenaire d'Edgar Quinet a commencé ce matin, par un visite à sa tombe. Ce numéro du programme n'a pas obtenu tout le succès que s'en promettaient les organisateurs. Trois ou quatre cents personnes à peine se trouvaient au rendez-vous, sous le Panthéon ; il y avait des délégations de tous les groupes et sous-groupes de quartiers, qui se réclamaient de la libéralité, de l'idéal positiviste ou maçonnique, sans oublier les « amicales » des instituteurs.

En prévision de déordres ou d'incidents, qui ne sont pas produits, la police avait pris des mesures d'ordre tout à fait extraordinaires.

Le cortège est parvenu sans encombre au cimetière Montparnasse. Les manifestants ont défilé devant la tombe ; puis, des discours ont été prononcés par divers orateurs, qui ont exalté dans Edgar Quinet, l'historien, le poète, le philosophe enfin, et surtout le citoyen.

La cérémonie a pris fin sur la lecture de compositions littéraires qui ne rappelaient que de fort loin les bonnes pages de Quinet.

Le discours principal a été prononcé par M. Chauvelon, professeur au lycée Voltaire qui, sous prétexte de raconter la vie et les écrits d'Edgar Quinet, a fait surtout de l'anticléricalisme avec un joyeux, avec un contentement qui n'aurait été pour l'assistance que le caractère de la cérémonie n'aurait exclu le rire. M. Chauvelon a peint en pied un Edgar Quinet qui aurait été par anticipation du « Bloc ». Il a rappelé son horreur des Jésuites, qui fut égale à celle de M. Brasseur de la congrégation, et qu'il a appelés « les noirs légions qui toujours montent à l'assaut de la liberté », son opposition à la loi Falloux, qu'il a qualifiée de « monstrueux attentat à la vérité, à la liberté et à la philosophie ».

D'une façon générale, il n'a vu en Quinet qu'un antichrétien furieux et qu'un laïcisateur à outrance. Son auditoire étant uniquement composé de partisans du « Bloc », les applaudissements n'ont pas manqué à son agressif discours.

A la Sorbonne

La cérémonie universitaire, organisée à la Sorbonne par le Cercle populaire d'enseignement laïque, était officielle. Le Président de la République était venu le président, entouré des présidents des deux Chambres, des membres du gouvernement et de nombreux grands dignitaires de l'Etat et de membres du Parlement.

Ce fut d'abord M. Chaumié qui prit la parole ; puis M. Guillaumin, ministre de l'Instruction publique et de la culture nationale, parlant au nom de son parti ; puis M. Leduc, au nom du Comité du centenaire ; enfin M. L. Charlot, président honoraire de l'Union française de la Jeunesse et Ferdinand Buisson, député de Paris, sans doute au nom des Loges.

Ces divers discours peuvent se résumer ainsi : Guillaumin a déclaré qu'il n'est pas de la République, mais de la République laïque, le passage suivant est à noter :

Cet enseignement, que l'Etat va distribuer aux enfants de la démocratie, ne peut être que l'enseignement laïque ; lui seul, hors des controverses religieuses et des querelles confessionnelles, peut grouper sur un terrain commun tous les citoyens, faire entre eux l'union, leur permettre de s'aimer. Ces hommes, séparés par des doctrines incommensurables et irréconciliables, qu'est-ce que leur peut réunir, si ce n'est un principe supérieur et plus universel ? Ce principe est le fondement même de l'enseignement laïque.

M. Chaumié, d'autre part, célébré, dans les lois scolaires, la charte nécessaire de la République et déclaré que, combattus jadis avec la dernière violence, elles s'imposent tous les jours de plus en plus au respect de tous et sont l'espoir et la force du pays, le gage de la paix et de sa confiance en l'avenir.

Quant à M. Leduc, son semblait-il pas avoir voulu critiquer certaines tendances républicaines du temps présent, lorsque parlant du procès fait par Quinet à l'Église, il a dit :

Quinet avait lu, comme nous tous, le *Vieux Salluste* ; il savait que le grand danger des Républiques, c'est l'amour immodéré de l'argent et des grossières jouissances qu'il procure. Un peuple sans idéal, qui met les espèces sonnantes avant tout, qui se ponge dans la joie et dans les grossières matérialités, dont la table et le luxe sont les dieux, c'est un peuple sans conviction et sans ressort, bientôt prêt à sacrifier le droit et la conscience et à se livrer au premier venu qui lui promettra d'assurer par la force ses opérations d'argent et ses plaisirs. Enrichissez-vous à tout prix, c'est à ce cri, entendez-le bien, que l'on fait mourir plus ou moins rapidement les Républiques.

Après une allocution de M. Charlot, au nom des Sociétés d'enseignement populaire, M. Ferdinand Buisson, député et président de la Commission des congrégations, a fait une très longue conférence sur l'œuvre d'Edgar Quinet. Tout l'assistance a fait une ovation à l'ancien directeur de l'enseignement primaire, avant même qu'il eût ouvert la bouche. Il nous est impossible de donner même une analyse de cette conférence, qui fut si longue, que nous ne pouvons en résumer que les points principaux d'impatience et des toux significatives. Nous nous contenterons de citer les passages de ce discours qui

LE JUBILÉ PONTIFICAL

Rome, 1er mars. — Les bruits alarmants concernant la santé du Pape répandus hier par la Tribune sont démentis dans l'entourage de Léon XIII.

Certains journaux ont prétendu que le Pape avait passé la journée d'hier au lit ; c'est encore faux, car hier à midi, il recevait l'administration diocésaine de Paris, représentée par un vicaire général et quelques curés, et il leur a parlé longuement au sujet de ces bruits alarmants. Le *Messageur* publie la note suivante :

Les bruits pessimistes sur la santé de Léon XIII, qui, pérorant, circulent aussi inattendus qu'infondés, ont été, de nouveau, répandus, hier soir, avec plus d'insistance ; cette fois-ci encore, rien ne justifie les appréhensions intempestives ; si l'on tient compte de son grand âge, la santé de Léon XIII continue à être plus qu'enviable, et si l'on se souvient de quelques jours d'absence, c'est à la suite d'un léger refroidissement qu'il a souffert ; il n'y a pas à s'alarmer.

Les fêtes du jubilé offert au Pape une occasion de donner une nouvelle preuve de sa merveilleuse résilience et de sa vigueur qui défie les fatigues des réceptions et des cérémonies continuelles. Le moment de parler d'un conclave n'est pas encore venu.

Le cardinal Langénieux qui était attendu avant-hier, est arrivé avec 400 pèlerins. L'évêque de Dijon est également arrivé.

De son côté, François dit receveur de son correspondant particulier à Rome, la dépêche suivante :

Rome, 1er mars. — Il se confirme que le Pape a pris des pilules d'éthérine qui ne lui auraient pas été ordonnées par ses médecins, du moins à la dose que le Saint-Père a absorbée ; on le dit très faible.

Les Cardinaux reçus par le Pape

Rome, 1er mars. — Le Pape a reçu, ce matin, à 11 heures 40, dans sa bibliothèque, en audience privée, le Sacré-Colège. Quarante-deux cardinaux étaient présents.

Après avoir prononcé quelques paroles, le Pape a personnellement remis à chaque cardinal une brochure résumant les plus grands événements survenus au cours de son pontificat, puis une autre contenant une poésie latine écrite par lui.

Le Pape a ensuite prononcé à nouveau quelques paroles de remerciement dans lesquelles il a fait allusion à son grand âge et à sa fin qui ne peut pas être lointaine. Les cardinaux ont aussitôt répondu qu'aujourd'hui c'était jour de joie et qu'ils souhaitaient encore longue vie au Pape.

La réception était terminée à midi 15.

Rome, 1er mars. — Au cours de la réception privée des cardinaux par le Pape, ce matin, dans sa bibliothèque, Léon XIII, après le baise-main, remerciant les cardinaux de leur présence, prononce cette phrase caractéristique :

Nous sommes heureux de cette magnifique réunion. Elle est si nombreuse qu'on vous croirait réunis pour un conclave.

C'est cette réflexion qui soulève les protestations des cardinaux, au nom desquels le cardinal doyen, Orégia, présente au Pape une offrande, que Léon XIII accepta avec un vif plaisir.

Répondant aux vœux des cardinaux, le Pape, qui, au dire de ceux qui ont assisté à la réception, était en bonne santé, a rappelé que c'était dans cette même salle que Pie IX avait tenu son dernier consistoire.

SITUATION MENAÇANTE AU SIAM

Préparatifs militaires

Concentration sur la frontière française. — Les Européens massés dans les troupes siamoises

Bruxelles, 1er mars. — Les journaux belges publient d'après une dépêche de Bangkok des renseignements qui représentent comme très grave l'agitation au Siam.

Des agents recrutés parcourent la ville de Bangkok et sous divers prétextes, emmènent les hommes valides au palais. Ceux-ci sont saisis, tatoués et gardés au secret pendant plusieurs jours, puis équipés et incorporés pour trois ans. Plusieurs employés indigènes de maisons européennes ont été ainsi enrôlés de force sans que leurs patrons pussent les réclamer.

La plus grande activité continue à régner au camp de Bang-Pra. Sous prétexte de grandes manœuvres, les troupes siamoises, 6.000 hommes environ, parcourent la région de Chantabour. Des placards annoncent aux populations le départ prochain des troupes françaises.

Le prince héritier vient d'arriver de son voyage au Japon où le comte Mikado lui a fait un accueil très chaleureux. Ses fêtes commandées ici en l'honneur de son retour, que l'on croyait devoir coïncider avec la ratification du traité franco-siamois, ont été en partie décommandées à la suite de la prorogation du délai pour la ratification du traité.

La prorogation du délai pour la ratification du traité produit une émotion considérable dans les milieux siamois. La cour elle-même pense que le traité sera rejeté, ce qui augmente la colère des grands dignitaires.

Les troupes siamoises continuent à se livrer à toutes sortes de cruautés. Des soldats anglais et français ont été assassinés sans autre motif que le pillage.

Les gouvernements anglais et français réclament de fortes indemnités et la punition des mandataires. 1.000 hommes de troupes siamoises sont sur la limite du Luang-Prabang, 3.000 autres à deux jours de marche en arrière.

LA LOI CONTRE LES CONGRÉGATIONS

Les expulsions

Brest, 1er mars. — Les trois religieuses de l'ordre de Saint-Méen, qui, autorisées d'ailleurs par l'entente du congrès spécial, avaient réintégré l'école libre de Saint-Méen, ont, par la seconde fois, le même commissaire est allé leur signifier un second arrêté d'expulsion, il y a quelques jours, au milieu des manifestations que l'on sait, ont quitté aujourd'hui cet établissement, conformément à l'engagement qu'elles avaient pris vis-à-vis de M. Moerens.

La population massée sur la place de l'école a salué les religieuses, à leur sortie, des cris de : « Vivent les Sœurs ! Viva la liberté ! » des mandataires. Cette manifestation s'est prolongée durant tout le parcours que les religieuses ont suivi pour se rendre dans des maisons particulières où, pour la seconde fois, on leur a offert un asile.

LA TEMPÊTE

A PARIS

Paris, 1er mars. — La tempête a continué à sévir hier soir, multipliant les accidents.

A Boulogne, 45, rue Escudière, une jeune fille de quatorze ans, Mlle Louise Picaud, qui se penchait à sa fenêtre pour fermer les volets, a été enlevée par un coup de vent et jetée dans la rue. Dans sa chute elle s'est brisée la jambe gauche.

A Bicêtre, 116, route de Fontainebleau, une femme de quarante et un ans, Mme Hesse, a reçu sur la tête un fragment d'une cheminée détaché par l'ouragan. Elle a été transportée à l'hôpital dans un état très grave.

Dans le jardin du Luxembourg, le buste en marbre de Ferdinand Fabre, a été précipité du monument élevé à la mémoire du poète. Mais, fort heureusement, la statue est tombée sur le gazon et n'a pas été détériorée.

Un peu partout, à Paris et dans la banlieue, des

FEUILLETON DU 3 MARS 1903 N° 31

LE CALVAIRE D'UNE MÈRE

PAR JULES DE CASTYNE

QUATRIÈME PARTIE

Depuis qu'il était à Paris, son âme était toute bouleversée. Une révolte singulière s'était faite en lui. Il croyait au malheur. Il le touchait. Il le voyait. Son être était torturé par mille souffrances. La vie, qui lui semblait si riante, lui paraissait toute noire maintenant, assombrie par des forfaits et des hontes, traversée par instincts seulement par des lueurs sinistres comme des éclairs et qui étaient les passions diverses des hommes. Il y avait sur la terre comme une mêlée d'intérêts contraires, de sentiments divers, après laquelle les êtres humains restaient blessés, sanglants, déchirés, frappés à mort quelquefois.

Il ne s'était jamais douté de cela. Il n'y avait jamais songé... Il le comprenait maintenant... et il gémissait sur son canapé, sans force, sans volonté, dans un découragement inouï, ne sachant où aller, vers qui se tourner, ne pouvant rien faire et étant malgré lui poussé vers sa mère... ne pouvant se détacher de Jeanne, se voyant contraint d'épouser une autre femme, par suite d'il ne savait quelle combinaison qui faisait désirer à l'homme à qui il devait tout cette union qui lui était odieuse à lui.

Pourquoi cela était-il ainsi ? Pourquoi les hommes étaient-ils en lutte les uns contre les autres

comme ces brins de poussière qui se heurtent et se déchirent dans un rayon de soleil, dès qu'un souffle les met en mouvement ? Il fallait donc toujours se combattre, piétiner les uns sur les autres ? Quelle étrange chose que la vie !

Par moments Marc voulait fuir, s'arracher à toute cette mêlée... C'était le seul remède... Mais le pouvait-il maintenant ? Pouvait-il laisser sa mère seule, sans savoir ? Pouvait-il continuer à vivre avec le marquis, avec les choses qu'il connaissait, sans s'être assuré que ces choses étaient fausses, sans avoir pénétré ces monstrueuses accusations ? Pouvait-il s'éloigner de Jeanne sans espoir de retour ? Car il espérait encore... Il espérait que le marquis se laisserait toucher, que rien encore n'était définitif, malgré l'acquiescement qui lui avait été arraché dans un moment d'abattement et de désespoir.

Il espérait que Mlle Lantin elle-même, quand elle verrait qu'il ne l'aimait pas, serait la première à refuser sa main.

Il espérait il ne savait quoi... que quelque incident se produirait... mais il espérait encore.

Puis il y avait sa mère...
— La reverrait-il...
Elle se rangerait de son côté.
Il lui semblait qu'il serait heureux avec Jeanne, le différend existant entre le marquis et sa mère se trouvant apaisé.
Il se berçait encore d'illusions et de rêves.
Une lueur venait d'éclairer son ciel tout à l'heure si noir. Il passait par des alternatives de désespoir et de songes heureux.
Tout s'apaisait. L'innocence du marquis était reconnue... Sa mère revenait à lui... On lui donnait Jeanne.

L'entrée subite du marquis fit envoler toutes ces chimères... couleur de rose...
M. d'Yrvois revenait de son entrevue avec M. Lantin.
Jamais Marc ne l'avait vu encore si sombre, si farouche.
Une illumination soudaine s'était faite en lui. L'homme qui avait ce visage, ces yeux surtout, était capable de toutes les fureurs, de tous les crimes.
— Tout à coup il crut... Il crut à tout... à toutes les accusations de sa mère et une épouvante glacée se mêla...
Le marquis le fixa de son regard dur, de ce regard qui avait des lueurs ministres de diaboliques d'épave ou d'éclair, un regard impitoyable que nulles supplications, nulles plaintes, nulles prières ne pouvaient amoindrir et toucher... un regard où il y avait de la menace cruelle, de la haine sournoise, un regard qui sentait le piétinement de la rage, un regard d'homme heureux de tenir sous lui ses ennemis pour les broyer... un regard qui indiquait des nerfs tendus à se rompre... une méchanceté et une cruauté inouïes et qui fit passer un frisson sur la peau de Marc, qui se hérisse de terreur...
— Tu n'es pas sorti ? dit M. d'Yrvois... Tu m'attendais ?
— Je n'attendais personne.
— Alors que fais-tu là tout seul ?
— Je songeais...
— A ce qui vient de se passer ?
— A ce que t'a dit cette femme ?
— A ce que m'a dit ma mère.
Le marquis devint tout blanc.

— Tu mère ! Tu oses donner ce nom à cette créature qui t'a abandonné ?... qui a traîné dans la honte et dans la boue le nom que tu portes ?
— Elle a l'air d'avoir tant souffert ! d'être si malheureuse !
— Elle a surtout fait souffrir les autres. Elle a empoisonné sa vie. Elle m'a fait verser des larmes de sang, car je l'aimais... Je l'ai aimée comme personne n'a aimé peut-être...
Le marquis serra les poings au souvenir de cet amour ancien, puis il s'écria : « Oh ! la misérable ! la misérable ! » avec un tel accent de féroce et de rage que Marc frémit tout entier et ne put s'empêcher de dire :
— Comment vous la haïssez !
— Oh ! oui, je la hais, je la hais bien !
— Tout espoir d'apaisement s'évanouissait... Comment rapprocher ces deux rançunes ?
Le marquis poursuivit :
— Comment ne la haïrais-je pas ?... Elle ne m'a épargné ni humiliation ni douleur... Elle m'a accusé de tous les crimes... Elle m'a forcé à m'expatrier, car je ne voulais pas m'exposer à la rencontrer roulant dans quelque fange... Elle est ma femme, elle est la marquise d'Yrvois... C'était si fou, si extravagant tout ce qu'elle faisait... Sa vie était devenue tellement scandaleuse que pour elle, pour moi, pour son fils, pour toi, on a dû l'enfermer.
— Dans une maison de folles ?
— Oui.
— Mais elle n'était pas folle ?
— Eh ! je le sais bien !
Le marquis s'arrêta et dit :
— Comme elle a dû souffrir !
— A qui la faute ? Je la croyais morte. J'espérais ne plus entendre parler d'elle... C'est pour cela que

j'étais venu en France... Et nous ne sommes pas plutôt arrivés, installés, que la voilà qui revient, qui se dresse de nouveau devant moi... avec les mêmes injures, les mêmes menaces à la bouche... Mais je ne la laisserai pas courir ainsi. Je vais prendre des mesures énergiques et la faire enfermer de nouveau.
— Comme folle ?
— Oui...
— Mais elle n'est pas folle !
— Qui le sait ? N'est-elle pas folle quand elle m'accuse d'avoir tué ton père... puis d'avoir fait assassiner un pauvre médecin de campagne dont j'ignorais même l'existence ? Si elle n'est pas folle quand elle profère ces infamies, elle dit donc la vérité, et tu y crois ? Tu crois que j'ai commis tous ces crimes ?
— Non, mon père, non... s'écria le comte. Jamais je ne le croirai !
— Alors que veux-tu que je fasse ? Je ne puis lui laisser traîner mon nom dans toutes ces souillures, dans tout ce sang !
Le marquis regarda le comte. Il l'observait et un sentiment étrange se faisait jour dans son âme... Cet homme dont il n'avait jamais vu comme en ce moment bouillir les passions, qu'il avait connu froid, calme, correct, lui apparaissait, depuis la scène avec sa mère, sous un aspect tout nouveau pour lui. Il y avait dans son œil des lueurs qu'il n'avait jamais soupçonnées, sur son visage une expression de dureté, de cruauté dont il n'avait jamais cru le marquis capable.
Alors un soupçon entra en lui pour la première fois... Si c'était vrai ?... Oh ! la malheureuse ! la malheureuse ! Et il l'avait presque repoussée... Et lui aurait dit des paroles dures, presque des injures. Oh ! oui, il le reverrait... Il le fallait !
Il se leva brusquement.
(A suivre.)

JULES DE CASTYNE.